



Kerboul Louis : Né le 31-08-1858 à Gouesnou ; 1882, prêtre, professeur à Lesneven ; 1899, retiré ; 1900, recteur de Peumerit ; 1901, principal du collège de Saint-Pol ; 1910, chanoine honoraire ; 1914, curé doyen de Lannilis ; décédé le 3-09-1915

Étude : *Semaine religieuse de Quimper et Léon*, 1915 p. 611-613.

Né à Gouesnou, en 1858, de parents profondément chrétiens, M. Kerboul fit de brillantes études au collège de Lesneven, et conquît sans difficulté ses grades de bachelier et, en 1887, de licencié ès lettres.

Dieu l'appelait à son service immédiat : il entra au Grand Séminaire et y fut un modèle de régularité, de travail, de piété. Devenu prêtre, il fut nommé professeur à Lesneven. Il s'adonna tout entier à la formation intellectuelle et morale des enfants qui lui étaient confiés. Partisan d'une forte discipline, il savait gagner les âmes par une douce persuasion, les élevait par la sainte communion, les associait dans la congrégation du Sacré-Cœur ou de la Sainte Vierge. Il n'était heureux qu'après avoir fait des jeunes gens qui se confiaient à lui d'excellents chrétiens et des patriotes ardents. Les familles voyaient en lui un excellent conducteur d'âmes, et les élèves, d'abord un peu surpris par la vigueur de l'impulsion qu'ils en recevaient, finissaient toujours par l'aimer. M. l'abbé Kerboul leur était à la fois un père et un ami.

Ce ministère lui dura dix-huit ans. S'il l'interrompit pendant les quatorze ou quinze mois de son court rectorat de Peumerit, ce ne fut que pour se retrouver dans l'enseignement à la tête du collège de Léon.

Non content d'y développer le goût de l'étude et songeant aux besoins du diocèse, il encourageait de sa parole et de sa générosité les vocations ecclésiastiques. Dieu seul sait le nombre de ceux à qui il a rendu possible l'entrée au Grand Séminaire, dans un temps où des professeurs laïques hostiles aux idées religieuses s'efforçaient de lui rendre la tâche difficile. Le conflit dont devait dépendre le sort du collège était déjà engagé. La municipalité de Saint-Pol de Léon, interprète de toute la région, dut refuser de se soumettre aux conditions draconiennes qu'imposait le ministre de l'Instruction publique, et reconquit sa libre indépendance. Si M. Kerboul eut la douleur d'assister à la fin du collège universitaire de Léon, il eut la joie de voir surgir, pour continuer son œuvre, le nouveau collège de Notre-Dame du Kreisker, qui, dès le premier jour, se révélait aussi prospère que l'institution disparue, et tout préparé à fournir au diocèse et à la région des prêtres zélés et des hommes de talent et de dévouement.

L'un de ceux qui contribuèrent le plus efficacement à la fondation du collège de Notre-Dame du Kreisker, ce fut M. Kerboul lui-même. M. Kerboul eut la douleur d'assister à la fin du collège universitaire de Léon, il eut la joie de voir surgir, pour continuer son œuvre, le nouveau

collège de Notre-Dame da Kreisker, qui, dès le premier jour, se révélait aussi prospère que l'institution disparue, et tout préparé à fournir au diocèse et à la région des prêtres zélés et des hommes de talent et de dévouement. L'un de ceux qui contribuèrent le plus efficacement à la fondation du collège de Notre-Dame du Kreisker, ce fut M. Kerboul lui-même.

Tel fut son rôle d'éducateur. Il suffisait à remplir une vie, mais le prêtre, en M. Kerboul, ne s'estimait pas encore quitte envers son devoir. Au collège, à de nombreuses confessions, il ajoutait la direction des congrégations. Au dehors, il ne refusait jamais de rendre un service à ses confrères. Ne fit-il pas, pendant plus de six mois, fonction de vicaire à Saint-Frégant, pendant la reconstruction d'une grande partie de l'église ? Une paroisse avait surtout ses prédilections, Notre-Dame du Folgoat. Tous les dimanches de Mai, il y confessait pendant de longues heures ; souvent, il y allait dire la sainte messe ; toujours, il était prêt à prêcher la parole de Dieu et l'amour de la Vierge Marie aux pèlerins innombrables qu'attire ce sanctuaire béni. S'il avait osé exprimer un désir, c'est dans cette petite paroisse qu'il aurait souhaité dépenser son zèle ; mais la Providence, qui déjà l'avait conduit à Peumerit, lui réservait, pour la fin de sa carrière, la direction de l'importante paroisse de Lannilis. Il y porta un dévouement absolu, mais des forces hélas ! diminuées. La guerre, le souci de sa famille, qu'il aima tant en Dieu, les préoccupations de tout genre allaient triompher de cette constitution épuisée. Il réorganisa l'école des garçons et celle des filles, mit en tout un ordre parfait, et se sentit récompensé, même ici-bas, par l'affection dont l'entouraient les habitants de Lannilis. « Mes paroissiens m'aiment, disait-il avec joie, et savent que je suis tout à eux. »

A peine peut-on dire qu'il a été malade, tellement inopinée a été sa mort. Du moins, n'a-t-elle pas été pour lui une surprise ; il s'y était pieusement préparé. Il venait de quitter son confesseur, lorsque, à la sortie du bourg de Landéda, une lésion du cœur l'emporta en quelques minutes et le laissa inanimé entre les bras d'un confrère qui l'accompagnait. Son agonie commença et s'acheva au murmure des Litanies des Saints... Quinze jours auparavant, il disait gaiement : « Je mets de l'ordre à mes affaires, comme si je devais mourir dans huit jours ». Dans ses papiers, bien en vue, on a trouvé la liste de ceux qu'il désirait faire inviter à ses funérailles.

A Lannilis, dans la belle église romane, pleine de paroissiens et d'amis, elles ont été majestueuses et dignes. Près du cercueil, les membres de la famille, un vieil ami et ses vicaires ; suivant la croix, une soixantaine de prêtres, dont ceux de son ordination, MM. les chanoines Cardinal, curé de Plougastel, Derrien, curé-archiprêtre de Quimperlé, Corre, recteur de Saint-Mathieu. M. le chanoine Grall, curé-doyen de Ploudalmézeau, présidait, entouré de MM. Quidelleur, ancien principal du collège de Léon, de MM. les chanoines Cozic, Léon, Henry, et de son successeur à Saint-Pol, M. Le Floch.

Le cortège, à la sortie de l'église, a pris la direction de Gouesnou, où s'est faite l'inhumation dans le tombeau de la famille.

« *In paradidum âeducant te Angeli.* » Oui, que les Anges te conduisent au Ciel, où ton cœur, si épris de véritable amour, n'éprouvera point de déception.

L. C.

*Semaine Religieuse de Quimper et Léon, 10 Septembre 1915, p. 611.*